

# Diasporiques

n° 34

Juin 2005

Dans ce numéro :

Entretien avec



Lloïca Czackis (p. 5)

Une rencontre :

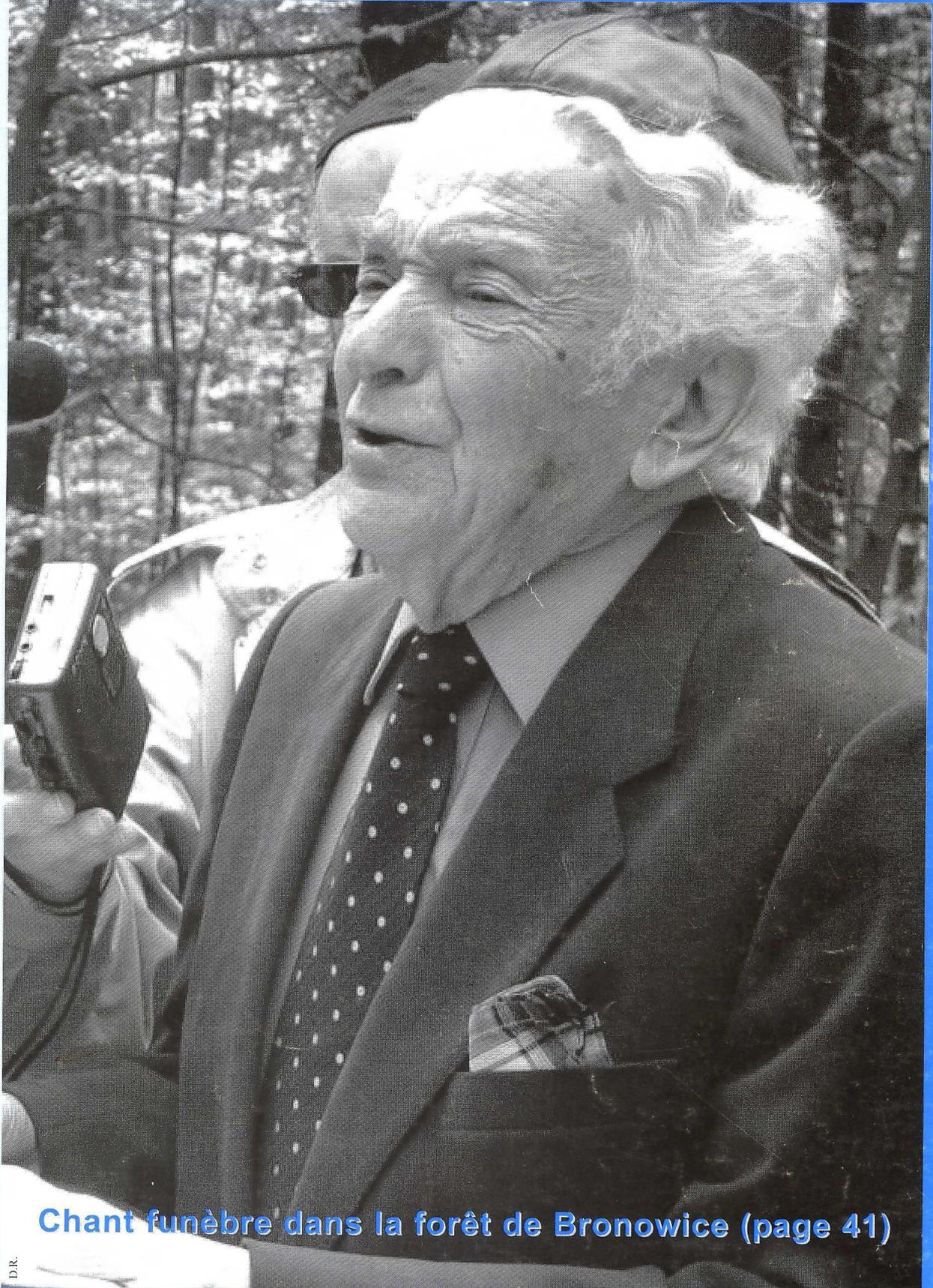


I. Celnikier (p. 16)

Le dernier Juif...



de Kaboul (p. 28)



**Chant funèbre dans la forêt de Bronowice (page 41)**

D.R.

*En avril 2005, un petit groupe d'amis, des Juifs de France, a fait un voyage-pèlerinage en Ukraine, en Galicie Occidentale, sous l'impulsion de André Kosmicki, un formidable organisateur. Pour rencontrer les Juifs qui y vivent encore et pour voir les tombes de ceux qui n'y sont plus. Il était difficile de faire de cette expédition un compte rendu ordinaire, tant grande en est la charge émotionnelle. Mais un des participants nous livre sa perception personnelle de ce voyage.*

## Lemberg en Galicie

Herbert J. Geschwind

Qui savait dans notre groupe si Lvov était un lieu de mémoire ordinaire ? Je n'y avais laissé aucun souvenir personnel. La ville n'existait que parce qu'elle était le lieu de naissance de mes parents. Si j'ai enregistré ce nom, c'est qu'il m'a été révélé par eux volontairement ou au gré de leurs conversations en polonais que j'ai captées. Volontairement, parce qu'ils souhaitent peut-être inconsciemment me confier des repères de leur jeunesse, involontairement parce que derrière les portes, les conversations, les couloirs, un récit était présent. Il était tantôt long, tantôt bref, toujours intense, plein d'événements racontés, de sensations vécues, de sentiments évoqués. Bref, car il s'est arrêté avant le début de la guerre de 14. C'est à ce moment et, pour des raisons qui sont restées longtemps mystérieuses pour moi mais qui devaient s'éclaircir progressivement à mesure de mon apprentissage de l'histoire, que les deux familles, celle de mon père et celle de ma mère, ont quitté la Galicie.

### Un peu d'histoire

Cette terre qui avait été annexée par Casimir le Grand à la Pologne en 1340 est devenue autrichienne jusqu'en 1914, année où elle a été conquise pour un an par les troupes russes, avant d'être reprise par les Autrichiens puis reconquise par les Polonais. Ce va-et-vient s'est imprimé dans l'architecture, s'est inscrit dans les murs des immeubles, s'est exprimé dans les décorations des balcons, les ornements des terrasses, la construction des gares.

Il est probable que mes parents se sont réfugiés à Vienne devant l'avance des Russes avant le début de la Première Guerre mondiale. Les malheurs de cette province n'ont cessé de s'accumuler depuis lors. Elle a supporté l'écrasement de la Pologne par les troupes hitlériennes puis l'annexion par l'URSS en 1939, avant d'être réoccupée par les Allemands au cours de leur avance victorieuse contre les troupes soviétiques au début de la guerre. C'est à la faveur de cette occupation que, sous l'instigation et l'administration du « Docteur » Franck, le territoire a été

parsemé de camps dont les noms sont entrés dans l'histoire du génocide.

### En attendant l'extermination

Qu'il suffise de rappeler ceux de Majdanek, Treblinka, Sobibor ou Belzec sans oublier celui d'Auschwitz qui est devenu le symbole universellement reconnu de la Shoah. Sur les conditions de vie de mes parents avant leur départ je ne sais rien. Peut-être n'ai-je pas voulu savoir ou n'ai-je pas cherché à éclaircir les conditions, les raisons précises, les circonstances de leur fuite. Ils ne se



Photo Ljolca Czackis

La synagogue baroque de Lancut, que le Prince Lubomirski a réussi à préserver de la destruction par les nazis



Photo Liołca Czackis

Toutes les synagogues de Galicie n'ont pas eu cette chance...

connaissaient pas avant l'exode vers la capitale de l'empire austro-hongrois, Vienne, où je suis né et où commence ma vie consciente. Auparavant, les choses étaient restées floues. La géographie était incertaine dans un territoire mal délimité, en perpétuel remaniement au hasard des événements politiques, militaires, sociétaux ou religieux. D'habitude les carrefours sont délimités et stables. Ici, ils se déplaçaient au gré des guerres, des conquêtes, des traités, des invasions, des conflits religieux. Qui et quels motifs ont incité mes deux familles à partir en même temps et dans la même direction ? Cette question est restée en pointillés et a des chances de le rester encore longtemps, sinon définitivement.

Tout ce qu'il m'est possible de faire est de reconstituer par l'imagination et les récits les conditions de vie des Juifs de cette époque dans une ville comme Lvov ou dans un shtetl. Certains indices glanés de-ci de-là dans le discours de mon père suggèrent que lui-même a vécu loin de la grande ville, dans un village sans nom, aux contours incertains, parcouru par des poules dont il consommait des douzaines d'œufs par jour. Qui sait si la maladie de cœur qui devait l'emporter à la suite de l'athérosclérose dont il était atteint n'était pas la conséquence lointaine

de ce régime déséquilibré ? Ma mère, en revanche vivait en ville, même si elle n'a jamais décrit sa topographie et encore moins l'habitation dans laquelle elle évoluait.

Personne n'est plus là pour répondre à ces questions. Je les pose moins en mon nom personnel que comme paradigme historiographique à destination des personnes de notre groupe dont je n'ai eu ni le temps ni l'indiscrétion d'interroger le passé. Est-il même certain que mon père ou ma mère eussent été capables de reconstituer des faits si lointains, vécus dans un contexte émotionnel intense et contradictoire, puis cachés dans le brouillard entourant parfois les drames qu'on s'efforce d'oublier ? Si on ne les chasse d'emblée, ils risquent de s'incruster, de s'agripper à la peau et de ne plus lâcher prise. Était-ce un pogrom avorté, une menace de massacre, une chasse à l'homme qui ont déclenché la décision de fuir ? Ou plus simplement, ne s'inscrit-elle pas dans l'histoire tragique des mouvements de troupe perpétuels qui animaient cette région. Cette hypothèse ne représente qu'une extrapolation de la séquence des événements qui ont marqué l'histoire des relations entre Juifs et Polonais depuis l'installation des premiers sur le territoire des seconds qui les avaient accueillis bien avant,

lorsqu'ils tentaient d'échapper à l'inquisition.

## Reviviscence de la mémoire

Peut-on parler de lieu de mémoire à propos d'un pays aux frontières tellement changeantes qu'elles deviennent floues pour qui ne les délimite pas par une photographie instantanée au millième de seconde ? Ce pays, je l'ai parfois imaginé, faute de l'avoir connu, à travers les récits nus, dépouillés de détails chronologiques mais non d'affects, de mes parents. Comme l'énigme persistait après les bouleversements des guerres et la disparition des témoins du passé, je voulais voir, faute de pouvoir revoir, le décor où s'était déroulée leur jeunesse. Il ne s'agit plus de lieux de mémoire comme on le dirait d'événements qui se sont effectivement passés. Ici nulle nostalgie, nul regret car il n'y a ni reconnaissance ni rappel. Seulement la découverte d'empreintes qui renvoient au passé des autres, d'une communauté dont la souffrance révolue est partagée par des descendants auxquels elle ne cesse d'infliger la douleur et d'arracher des larmes.

## Une mission ?

Pour introduire le sujet de cette incursion dans un territoire pavé de vivants exécutés, de personnes disparues, de déportés vers des lieux inconnus ou secrets, j'ai choisi mon propre exemple, faute de connaître celui des autres participants à cette mission. Par pudeur, par respect des souvenirs, par réticence à vouloir pénétrer dans l'intimité du passé, je m'en suis tenu à leurs révélations spontanées. Les occasions d'évoquer les souvenirs ne manquaient pas. Nous avons parcouru en car les territoires prévus pour les étapes de la visite teintée d'une interrogation qui peut s'appeler enquête. Cette promiscuité temporaire dans un nouveau nomadisme sur les routes de Pologne, d'Ukraine, de Galicie facilitait les échanges, les rappels de souvenirs, les récits et révélait les



raisons et les objectifs du voyage. Si chacun avait son histoire particulière au hasard des refuges, des protections contre la déportation, nécessaires à la survie, les motifs du pèlerinage se ressemblaient. L'intimité construite dans le car à mesure qu'il parcourait les plaines de l'Europe de l'Est ou s'approchait des Carpates, les récits partagés, l'histoire évoquée sous son toit, sorte de *sukka*<sup>1</sup>, détendait l'atmosphère et rapprochait les esprits. Il s'agissait de retrouver des traces du passé, celui des parents, de la famille, des villages où ils ont vécu, du décor dans lequel ils ont grandi. Si je n'avais aucune idée de l'endroit précis où ma famille s'était établie, certains de nos équipiers connaissaient au moins des détails sur la leur. Ils suivaient les indices glanés au fur et à mesure des indications retrouvées dans les archives, les histoires, la saga. Certains cherchaient tel nom de rue, tel quartier, telle maison. Quand ils les avaient trouvés, leur satisfaction du devoir accompli et de la découverte du passé s'inscrivait sur leur visage. Est-elle comparable au repos qui envahit les endeuillés lorsqu'ils retrouvent le corps de leur mort? Nous nous détournions parfois de notre itinéraire et du plan initialement prévu pour partir à la découverte d'indices imaginaires ou réels. Nous fûmes aidés dans cette activité par la bienveillance, l'empathie, la complicité de notre chauffeur polonais. Il s'était bien intégré à notre groupe qui lui rendait bien cet échange de cordialité sinon d'amitié. Les conditions étaient particulièrement favorables à notre enquête. Elles l'étaient d'autant plus que le voyage avait été minutieusement préparé par André, un des organisateurs du périple. Il avait prévu partout, de Cracovie à Kazimierz, de Przemyśl à Lvov-Lviv-Lemberg, des bois de Bronnitsky à Czernowitz en Boukovine des rencontres avec les rares survivants, témoins oculaires précieux des massacres. Ces visions du passé n'en étaient que plus émouvantes car elles reliaient directement la tragédie du vécu à la confortable réalité du présent. Cachée dans les forêts denses sous les dalles

de béton recouvrant les fosses communes des suppliciés, la mémoire était revivifiée. « J'étais dans la forêt, écrit un témoin devenu écrivain en Israël. L'été dans la forêt est plein de surprises. Là un cerisier, et au sol, un buisson de fraises des bois... Il me semblait que si je trouvais le bon chemin, il me conduirait droit vers mes parents. Les chemins me menaient en effet hors de la forêt, mais pas vers mes parents ». Devant nous, une mère abattue là, soixante ans plus tôt, reposait sous les pieds de son fils qui récitait le kaddish en présence de quelques habitants fantômes surgis de nulle part. Un de ceux-ci nous a raconté sur place l'histoire d'une femme qui avait vu la scène. Devant ce spectacle, elle s'était plainte de ne pouvoir supporter sa vision. En réponse, un représentant de l'armée allemande lui creva les yeux pour « lui éviter sa contemplation ». « Faire de l'histoire, disait Michel de Certeau, c'est aller visiter les morts... pour qu'ils retournent moins tristes dans leurs tombeaux. Le discours de l'historien les reconduit, les ensevelit pour en faire des séparés et les honorer d'un rituel qui leur manque. La quête historique cherche à calmer les morts qui hantent encore le présent ».

### Les voix d'outre-tombe

Si les suppliciés s'étaient tus définitivement depuis 60 ans, d'autres continuaient de parler en leur nom sur les lieux mêmes de notre visite. Ce fut à Drohobycz Bruno Schulz, peintre et écrivain qui avait enseigné les travaux manuels, la lithographie et le dessin tout en se consacrant à la littérature. Dans sa ville, on nous raconta sa fin tragique en 1942. Il fut abattu dans la rue par un officier SS au moment même où la Résistance polonaise lui fournissait les moyens de s'évader. Je ne résiste pas au plaisir de rapporter quelques lignes de sa *Maison des Crocodiles* : « Quand je sortais avec ma mère du couloir obscur où nous vivions, je rencontrais subitement l'éblouissement du jour. Les passants baignés dans de l'or en fusion fermaient les yeux pour ne pas être

aveuglés comme s'ils avaient été trempés dans du miel. Comme leurs lèvres se rétrécissaient, ils exposèrent leurs dents. En ce jour doré, tout le monde grimaçait de chaleur comme si le soleil avait forcé ses adorateurs à porter les mêmes masques d'or. Vieux et jeunes, femmes et enfants, les visages couverts d'une forte épaisseur d'or se renvoyaient un sourire païen – les rires barbares de Bacchus. »

À Brody, nous avons rencontré Joseph Roth. Sa vie et son œuvre sont le reflet de son témoignage admiratif pour un monde dont il était issu. Cultivé par ses études de littérature et de philosophie au lycée de Brody, puis à l'université de Lvov, il s'évada de cette ville pour parcourir la monarchie austro-hongroise mourante. Il ne cessa de la regarder avec les yeux des romanciers russes et français, baignés des larmes de nostalgie d'un empire voué à la disparition. Est-ce pour cette raison qu'il chercha à le fuir pour y revenir avant de le quitter définitivement pour mourir en Occident dans la misère et l'oubli de soi? Ne pouvant s'établir nulle part, il parcourut les chemins de l'errance à l'instar de ses ancêtres. Ce qui pour d'autres constitue une situation provisoire était devenu pour lui-même et ses compagnons d'infortune un mode de vie permanent, une stabilité dans l'instabilité entre expulsions, persécutions et fuites. Pouvait-il se rassurer auprès de ses amis réels, Musil, Morgenstern ou d'autres sources d'inspiration, Schnitzler, Hofmannstahl, auprès desquels il s'installait durant des heures dans les confortables cafés viennois pour évoquer un passé révolu et un avenir sombre et incertain?

Ils furent tous élevés sous l'enchantement de la musique. Elle était viennoise, hongroise, tchèque, animait les couples au rythme de la valse, évoquait les grands fleuves qui traversent l'Europe. Elle laissait pénétrer les folklores, ceux des

<sup>1</sup> Cabane ; le terme évoque la fête de *Soukkot* (ou des cabanes) qui rappelle les années passées sous tente dans le désert par le peuple en marche vers la Terre Promise.

tsiganes et des Juifs. Leur musique animait les bals, les fêtes, les mariages, les bar-mitsvot aux accents et au rythme des orchestres ressuscitant les klezmorim, les chansons en yiddish, les chants hassidiques. Notre périple fut placé sous l'ambiance de cette musique. Elle rappelait chaque soir la survivance d'une culture.

### Fermentation

Il n'est pas étonnant que dans cette circulation incessante des personnes sur un territoire sans cesse restructuré aient fermenté des idées, voire des idéologies, portées au loin par les relais d'une diaspora en place depuis longtemps. Ces innovations sont la conséquence des diverses formes de rupture avec la tradition que représentent, outre le hassidisme et l'avènement des Lumières, les formes de messianisme incarnées par Shabbatai Tsevi et Jacob Frank. Ce dernier était tout proche de nous dans les territoires traversés par notre expédition. Ces mouvements furent l'aboutissement d'une contestation de plus en plus vive contre la tradition et d'une sortie progressive de la

communauté, dont un écho lointain fut l'excommunication de Spinoza. Nous rencontrâmes le hassidisme à Kolomyia, ville natale de Baal-Shem Tov, son fondateur. Cette doctrine née sur le territoire de la Galicie au XVIII<sup>e</sup> siècle a provoqué des conflits par ses dérives vers des pratiques opposées aux injonctions des orthodoxes, tout comme à celles des Lumières de la Haskalah. Dans *Le Chemin de l'homme* Martin Buber décrit le parcours spirituel que chacun doit effectuer vers les autres et vers Dieu pour accéder à la sagesse par une imprégnation profonde du monde afin de mieux le comprendre. Il constitue un messianisme « démessianisé » où la rédemption s'inscrit au quotidien dans la vie contre un piétisme non messianique. On peut pratiquer en dehors de la tradition, en éliminant le religieux. L'histoire du judaïsme traverse les douleurs de l'enfantement messianique par une ouverture sur la laïcité et l'attente d'une effraction historique. Désormais c'est l'histoire qui conduit aux temps messianiques, au lieu d'attendre que le Messie casse l'histoire.

### Survie

Faisant suite à la philosophie d'une vie désormais impossible est née une "idéologie de la survie". Comme le judaïsme souffre et meurt de ne pouvoir s'exprimer dans la diaspora, n'est-il pas envisageable de le rassembler sous un unique talith, celui d'une nation appelée à la sédentarisation sur une terre promise de toute éternité ?

Pendant ce temps, il fallait que nous fassions le bilan. Dans notre traversée de l'horreur évoquée, jamais perçue en temps réel sur une terre noire imprégnée de sang, qu'avons-nous vu, entendu, imprimé sur les photographies ou enregistré par les pixels du silicium ? Aucune construction logique ne permet de rendre compte de la folie meurtrière non d'un peuple, d'une armée, d'une section d'assassins professionnels mais de groupes d'hommes comme vous et moi, entraînés ensemble dans l'action du mal. Pour décrire ou évoquer, on ne peut que recourir au hasard des rencontres, à l'organisation chronologique et spatiale, de Cracovie à Tarnow, de Jaroslaw à Lviv. De cette étape capitale de notre itinéraire, au passage pittoresque de la frontière polono-ukrainienne, de l'exploration du shtetl de Busk conduisant à Brody, Dolina, puis Kolomyia, patrie du hassidisme, à Czernovitz, au village de Sadagora, « la colline au verger », centre du hassidisme où la dynastie des Friedman a laissé un château baroque dont il ne reste que des pans de murs désarticulés soutenus par des piliers en bois. Partout, la splendeur passée des vivants côtoie le silence des tombes et le cri encore perceptible des martyrs ensevelis dans les fosses communes.

Une civilisation a disparu, anéantie par l'éradication systématique « administrativement programmée » ou la fureur érotisée de l'acharnement des meurtriers. Contre qui ? Des gens qui peuplaient cette terre parfois avant l'installation des habitants actuels, qu'ils fussent polonais, ukrainiens, russes ou roumains. Ceux-ci étaient bien contents de confier



Photo Liótea Czaekis

Dans la cour de la synagogue de Tchernowtsy, des Ukrainiens attendent pour consulter le rabbin



leurs activités « déshonorantes » à ceux-là avant de se joindre aux assassins venus d'ailleurs pour procéder à leur liquidation. Quitte à encourager le retour de ceux qui restent pour féconder à nouveau des territoires qui réclament leur compétence. On parle encore de « l'éternel retour » avant de côtoyer une conception plus moderne du temps, celui de la linéarité. Est-ce le premier modèle que certains souhaitent imiter pour ne pas sortir d'un schéma suivi depuis longtemps ? Celui des victimes et des bourreaux qui jouent le même rôle sans fin, si ce n'est jusqu'à l'extinction des premiers sous les coups des seconds.

De qui est composée la cohorte des seconds ? L'armée d'occupation bien entendu, appuyée par la population locale. Elle était orientée en majorité vers la chasse aux Juifs. En majorité seulement. Des cas individuels révèlent le courage sinon l'héroïsme de certains qui ont caché des Juifs chez eux au péril de leur vie. En effet, était immédiatement exécuté quiconque avait été dénoncé pour cette action, ce qui la rendait d'autant plus héroïque.

## L'histoire au présent

Comment cette situation a-t-elle évolué depuis les années d'extermination ? Une majorité antisémite se dégage encore, cette fois sans la présence des Juifs qui ont disparu par anéantissement, fuite, émigration ou exil. Peut-on parler d'un antisémitisme virtuel qui sert à canaliser des instincts agressifs ? Cette hypothèse n'est pas sans fondement si l'on tient compte de ce qu'a rapporté la gardienne de la synagogue de Kolomyia, au lendemain d'un pogrom perpétré le jour des dernières élections. À la police il lui fut répondu que, « les Russes ayant été mis à la porte et les Polonais ayant fichu le camp, on n'a personne d'autre à attaquer que les Juifs. Si on ne s'en est pas pris à vous, c'est que tout va bien... » De rares rabbins continuent de travailler au sein de communautés réduites à quelques poignées d'individus. Certains restent pour « garder les morts » car « si je ne le

fais pas, qui se chargera d'eux ? » La réaction de la population varie selon les relations personnelles qu'elle entretient avec ces fantômes. Si certains s'interdisent de sortir car ils sentent la menace des citadins, d'autres se promènent librement, sans ostentation mais avec dignité. Ils sont appréciés par les non-Juifs qui font la queue devant la synagogue pour quémander un conseil, une aide, une conduite de vie. Le tableau sociologique pour évaluer l'attitude, les opinions et les pensées réelles, sinon secrètes de la population est difficile à cerner. Ce qu'il est plus facile de schématiser, c'est l'anéantissement d'une population sur ses terres. Ici, c'est un peuple qui a été anéanti en tant que tel, comme on a observé la disparition de la civilisation mésopotamienne ou égyptienne. La Shoah, les chambres à gaz, la programmation de la destruction sont d'un autre ordre que l'enfouissement sous terre de ceux qui avaient vécu à sa surface. Auschwitz est devenu le symbole du génocide... Ce faisant, n'a-t-il pas masqué une réalité, celle des 10 000 vivants tombés un à un le 12 octobre 1941, de 12 h à 18 h dans un bois d'Ukraine sous les balles des mitrailleuses nazies, ne laissant que cinq personnes rescapées de cette tuerie ? « Obsédés par Auschwitz, écrit Annette Wieviorka dans *Auschwitz, 60 ans après*, nous voyons se profiler la chambre à gaz derrière chaque manifestation d'antisémitisme, chaque acte raciste, chaque graffiti célébrant Hitler. Sommes nous alors capables de voir... que d'autres dangers sont à l'œuvre... ? » Devant l'horreur que faire, devant la

menace comment prévenir ? Oublier, effacer les traces, empêcher la survivance des images, donner et pardonner ?

Une question encore : à quelle option répond maintenant la réappropriation des habitations des suppliciés de 1941 par de jeunes locataires venus de Pologne, d'Ukraine ou de Russie ? ■

### On pourrait lire :

- Appelfeld A. *Histoire d'une vie*, Paris, Editions de l'Olivier, 2004
- Buber M. *Le Chemin de l'homme*, Paris, Editions du Rocher, 1989
- Haumann H. *A history of East European Jews*, CEU Press, 2002
- Ricoeur P. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000
- Wieviorka A. *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont, 2005.



Photo Ljoïca Czackis

Un orchestre juif de Bukovine